

Simone de Beauvoir et Élisabeth Lacoïn : destins croisés

Isabelle Grellet¹

Évoquer Élisabeth Lacoïn, Zaza, c'est rendre justice à une amitié exceptionnelle dont Simone de Beauvoir livre un témoignage rétrospectif dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Élisabeth Lacoïn, Élisabeth Mabillet dans les *Mémoires*, née le 25 décembre 1907, et Simone se rencontrent en 1918 au Cours Désir, école catholique du 6^e arrondissement à Paris. Simone est immédiatement séduite par la grâce garçonnière de Zaza. Les deux jeunes filles ne comprennent pas tout de suite la profondeur et la nécessité de leur amitié. Après une scolarité secondaire brillante, Zaza « arrache » la permission de faire des études de lettres (en partie avec Simone à la Sorbonne et à Sainte Marie de Neuilly). Mais tiraillée par des obligations familiales et mondaines, elle doit renoncer à ses projets, à ses amours. Elle meurt à vingt-deux ans d'une « encéphalite virale » et jusqu'à la publication en 1991 de sa correspondance², elle est essentiellement connue par l'hommage tardif et violent que lui rend Simone dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Entre elles s'est amorcé un étrange échange dont nous tenterons d'interpréter la signification.

À la fin des *Mémoires*, Simone reconnaît sa dette à l'égard de Zaza : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai longtemps pensé que j'avais payé ma liberté de sa mort » (p. 473). Longtemps Simone, craignant de ne pas avoir de personnalité, se considère comme le double, le négatif de Zaza : « La complaisance confuse que j'avais naguère éprouvée à mon égard ne m'avait pas dotée de contours définis ; au dedans de moi tout était flou, insignifiant ; en Zaza j'entrevois une présence jaillissante comme une source, robuste comme un bloc de marbre, aussi fermement dessinée qu'un portrait de Dürer. Je la comparais à mon vide intérieur, et je me méprisais [...] et j'aimais tant Zaza qu'elle me semblait plus réelle que moi-même : j'étais son négatif » (p. 150). Après plusieurs tentatives romanesques inachevées ou décevantes de son point de vue, Simone de Beauvoir réalise un « tombeau » en hommage à son amie. Comme le montre Éliane Lecarme-Tabone³, elle lui attribue une place déterminante dans la structure de son autobiographie. Chaque partie se clôt par une référence à Zaza et le livre s'achève par la mort de Zaza, déjà évoquée au sens figuré d'échec ou comme une menace réelle à plusieurs reprises au cours du récit. Par exemple, à la fin de la première partie : « je regardai avec une espèce de stupeur le tabouret de Zaza : “si elle ne devait plus jamais si asseoir, si elle mourait, que deviendrai-je ?” Et de nouveau une évidence me foudroya : “Je ne peux pas vivre sans elle” » (p. 125). Les

¹ Isabelle Grellet & Caroline Kruse, *Des jeunes filles exemplaires*, Paris, Hachette Littérature, 2004.

² *Correspondance et Carnets d'Élisabeth Lacoïn (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1991.

³ Éliane Lecarme-Tabone, « *Mémoires d'une jeune fille rangée* » de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2000,

références à Zaza structurent donc les *Mémoires*, mais surtout les lettres de Zaza sont insérées dans le récit, particulièrement dans la deuxième partie où Simone de Beauvoir les cite très largement, comme si, en les intégrant à la trame de son livre, elle avait tenté, on le verra, d'accomplir la vocation littéraire de son amie qui rêvait elle même d'être écrivain, en rédigeant à sa place le livre qu'elle n'avait pas eu le temps d'écrire.

Depuis leur première rencontre au Cours Désir, jusqu'à la mort tragique de Zaza en 1929, les deux amies poursuivent ensemble leurs études secondaires et supérieures, partagent des vacances, se rapprochent, s'éloignent, mais malgré leurs divergences, continuent, chacune à leur manière, à se suivre de loin. Nous allons suivre les étapes de ce double parcours en le replaçant dans un premier temps dans le contexte de l'éducation des jeunes filles bourgeoises au début du XX^e siècle. Dans un deuxième temps, nous verrons quels buts elles poursuivent, à quel rythme elles avancent, qui, de compromis en ruptures, entraîne l'autre dans un jeu de relais. Enfin nous analyserons les termes de l'échange qui s'élabore entre Simone et Zaza.

I. Le contexte: l'éducation des jeunes filles bourgeoises au début du XX^e siècle

En apparence Simone de Beauvoir et Élisabeth Lacoïn appartiennent au même milieu, bonne bourgeoisie catholique parisienne aisée et bien pensante. Élisabeth est la troisième fille d'une famille de dix enfants ; son père est secrétaire général chez Citroën, situation importante qui entraîne sa famille dans un certain nombre d'obligations mondaines. Sa vie se partage entre des études secondaires menées très sérieusement et de longues vacances dans les maisons de ses grand-mères dans le Sud Ouest. Mais ce milieu qui maintient ses propriétés et ses valeurs de génération en génération, hésite dans la représentation qu'il se fait de ses filles. Après avoir encouragé la curiosité intellectuelle de Zaza, sa famille la freine dans ses projets universitaires et l'oblige à interrompre ses études. Simone appartient apparemment au même milieu catholique traditionnel. Françoise, sa mère est l'aînée d'une famille de la bourgeoisie d'affaires de Verdun. Georges de Beauvoir est le troisième enfant d'une famille fortunée (ce qui ne lui assure qu'une part médiocre d'héritage). Dans un premier temps, les demoiselles du Cours Désir et les deux familles encouragent donc l'amitié de Simone et Zaza. Les parents de Simone « s'interrogèrent longtemps sur les différentes branches des diverses familles (Mabille) dont ils avaient entendu parler ; ils conclurent qu'ils avaient avec les parents d'Élisabeth de vagues relations communes » (p. 121). Quant à Mme Lacoïn, elle fait la conquête de Mme de Beauvoir en l'appelant « Petite madame » et en lui disant qu'elle paraît la sœur aînée de Simone. On autorise donc Élisabeth et Simone à aller jouer l'une chez l'autre. Hélas on découvre trop tard que cette proximité est trompeuse. Georges de Beauvoir, dilettante, agnostique, va se heurter à des difficultés financières et Simone rompt assez vite avec les pesanteurs de son milieu, moins à cause du détachement précoce qu'elle manifeste pour les valeurs établies qu'en raison de la gêne financière de sa famille qui écarte toute perspective de mariage et la contraint à poursuivre des études et à travailler. Comme son père le lui annonce sans aucune

ambiguïté, elle est promise à un autre destin : « Vous mes petites, vous ne vous marierez pas répétait-il souvent. Vous n'avez pas de dot, il faudra travailler » (p. 138). Simone a l'impression que l'entourage de Zaza se méfie d'elle et souhaite que les deux amies espacent leurs rencontres. Mais Zaza tient bon ; « notre amitié était l'une des choses auxquelles elle ne voulait pas renoncer » (p. 314).

Le Cours Désir où les deux amies se sont rencontrées, alors situé rue Jacob, avait été fondé en 1852 par Adeline Desir « qu'on s'occupait en haut lieu de faire béatifier » (p. 33). Fréquenté par les filles de la bonne bourgeoisie catholique, ce cours (comme Sainte Clotilde ou Sainte Marie de Neuilly fondé par Madeleine Daniélou) se distingue des établissements publics par les horaires, harmonieux compromis entre les obligations scolaires, les devoirs familiaux et les grandes vacances. L'emploi du temps est aménagé avec souplesse, les absences sont tolérées, en particulier les retours tardifs des vacances d'été. Les premières années en primaire, Simone et Zaza vont en classe deux fois par semaine. Les élèves s'asseyent autour d'une table ovale. Les mères et les gouvernantes installées derrière les fillettes sur des canapés en moleskine noire, peuvent assister au cours tout en brodant et tricotant afin de ne pas perdre leur temps. Elles reçoivent les directives pour organiser le travail personnel à la maison, elles contrôlent les devoirs, font réciter soigneusement les leçons et sont même chargées d'octroyer des notes de conduite à leur fille à la fin du cours. M. de Beauvoir commence cependant à se lasser de cet enseignement qu'il juge médiocre, sectaire et coûteux et menace de retirer ses filles du Cours Désir pour les mettre au lycée mais il se heurte au silence consterné de sa femme et aux protestations véhémentes de Simone qui repousse avec feu cette suggestion : elle aurait « perdu le goût de vivre si on l'avait séparée de Zaza » (p. 162). Pourtant, dans cet établissement qui prépare les jeunes filles à leur rôle de maîtresses de maison et de femmes du monde accomplies, l'amateurisme n'est guère toléré. Si pour faire plaisir aux mères, les demoiselles toléraient une scolarité « à la carte » rituellement perturbée par des événements mondains et ménagers, elles étaient parfois contraintes aussi, pour faire plaisir aux pères qui trouvaient cela « amusant » (p. 198) de proposer aux élèves un enseignement innovant, sur mesure. Contrairement à d'autres instituts pour jeunes filles, le Cours Désir prépare aux deux bachots (et propose même à Simone et à Zaza de présenter à la fois « math élem » et « latin langue »). Moins en pointe que le Collège Sévigné (qui a profité de sa « liberté » pour servir de modèle à l'enseignement public), il appartient quand même à un enseignement féminin en pleine crise de croissance. Si les filles ont l'autorisation de passer le baccalauréat depuis environ un demi-siècle, la préparation officielle et publique de l'examen ne date que de 1924 (décret Bérard) l'année où Simone et Zaza le passent elles-mêmes. L'enseignement secondaire destiné aux jeunes filles de milieu privilégié, fondé en 1880 par Camille Sée, avait pour but, sans écarter ces jeunes filles de leur « vocation naturelle », de les arracher aux couvents et aux mères, de former une élite cultivée, des « ménagères à l'esprit orné »⁴. Enseignement désintéressé, on invite les jeunes filles à emprunter « les routes ombragées et doux fleurantes

⁴ Louise Weiss, *Mémoire d'une Européenne*, Paris, Albin Michel, 1961.

de la pédagogie idéale, telle que la concevait Montaigne⁵ », utopie éducative qui laisse une partie des élèves, de bonne éducation ou de milieu modeste, frustrées et insatisfaites. Louise Weiss assistant en 1913 au 25^e anniversaire du Lycée Molière dénonce une situation qui lui semble absurde, « l'institution d'un non sens⁶ ». C'est dans ce système en pleine crise que Simone et Zaza font leurs études, très appliquées mais sans toujours savoir ce qu'on attend d'elles. Simone devine bien « qu'elle suscite un malaise dans son entourage malgré ses succès scolaires et justement parce qu'elle réussit⁷ ». « Je ne me rendais évidemment pas compte de la contradiction qui divisait mon père, écrit Simone de Beauvoir. Je me conformais très exactement à ses volontés : et il en paraissait fâché ; il m'avait voué à l'étude, et me reprochait d'avoir tout le temps le nez dans mes livres. On aurait cru à voir sa morosité, que je m'étais engagée contre son gré dans cette voie qu'il avait en vérité choisie pour moi. Je me demandais de quoi j'étais coupable ; je me sentais mal à l'aise dans ma peau et j'avais de la rancune au cœur » (p. 236). Zaza est soumise aussi à des injonctions paradoxales, longtemps dissimulées et de plus en plus contraignantes. L'une et l'autre, chacune à sa manière, vont essayer de se libérer.

II. Qui guide l'autre ? Les destins croisés

Bien que les résultats scolaires soient moins importants pour les filles, l'amitié de Simone et Zaza démarre sous le signe de la compétition. Zaza qui, moins scolaire et « bonne élève » que son amie, « dédaignait la première place » (p. 149), écrit pourtant à sa grand mère le 10 novembre 1918 (elle a presque 11 ans) : « Je suis allée au Cours Désir hier. Mademoiselle F. dans toute sa majesté nous a donné le compte-rendu des examens de passage. Je suis troisième avec deux points de moins que Simone de Beauvoir la première et deux-tiers de points de moins que la seconde ». C'est du reste la première mention qu'elle fait de Simone, et leur amitié, encouragée par leurs familles respectives naît dans ce contexte de compétition. Au cours des années qui suivent, cette émulation, stimulée par leur entourage s'intensifie au fur et à mesure que les activités se multiplient. Que ce soit à l'occasion d'un examen de piano : « J'ai été première avec 29,5 sur 30 » (Zaza à Anmé, 30 décembre 1918), d'une composition d'histoire de l'Église : « J'ai été première *ex aequo* avec Simone de Beauvoir » (Zaza à Anmé, 19 juin 1919), d'un concours de dessin, ou d'une audition de violon.

Ainsi Simone et Zaza se lancent-elles avec ardeur dans la compétition, mais tandis que Simone reste longtemps assujettie aux désirs de sa mère qui refuse que ses filles apprennent à nager et empêche leur père de leur acheter des bicyclettes, Zaza n'apparaît pas comme une petite fille très rangée. Sa liberté d'allure et de temps, son aisance physique sont manifestes. Dès leurs premières rencontres Simone s'émerveille et s'effraie de ses manières qu'elle trouve « libres et même un peu effrontées » (p. 155).

⁵ *Projet de programme pour l'enseignement secondaire de jeunes filles, Revue universitaire*, 1920.

⁶ Louise Weiss, *Mémoire d'une Européenne*, op. cit.

⁷ Marlène Cacouault, « Diplôme et célibat des professeurs de lycée entre les deux guerres », dans Arlette Farge et Christian Klapisch-Zuber (dir.), *Madame ou Mademoiselle, Itinéraire de la solitude féminine du XVIII^e au XX^e siècle*, Paris, Arthaud Montalba, 1984, p. 178.

Elle regarde avec ahurissement son amie aux cheveux courts nager, monter à bicyclette, se bagarrer avec ses frères, faire la roue et grimper aux arbres. Vive, agile, Zaza tutoie ses amies et joue avec n'importe qui aux Tuileries. Mme Lacoïn tolère avec complaisance les délicieuses incartades de sa fille, qu'elle tire la langue à la fin d'un récital de piano ou qu'elle se baigne à moitié nue dans un torrent des Pyrénées. Madeleine Lacoïn, une jeune sœur de Zaza, prétendait même que leur mère était un peu « anarchiste », ne détestait pas la provocation et riait de leurs inconvenances. Pour Zaza, le piège se refermera plus tard, et les contraintes restent longtemps masquées. Difficile de savoir qui guide l'autre sur le chemin de la sédition au Cours Désir. Simone se reproche longtemps sa passivité et son défaut d'esprit critique (p. 150). Tandis que, très jeune, Zaza singe les professeurs et crée l'*Écho du Cours Désir* distribué sous le manteau. « Entre 12 et 15 ans elle fit de l'ironie un système. Elle tournait en ridicule non seulement la plupart des gens mais aussi les coutumes établies et les idées reçues [...]. Beaucoup de ses opinions étaient subversives [...]. Ses audaces courrouçaient certains professeurs » (p. 149). Zaza est révoltée par le double langage, l'hypocrisie de son entourage qui parle beaucoup de Dieu et de charité mais ne respecte que l'argent et les dignités sociales. Ses déchirements, « ce qu'on appelait au Cours Désir ses paradoxes » (p. 155) sont avant tout l'envers d'un besoin passionné et déçu d'être aimée. Dans un premier temps, les professeurs conseillent donc Mme de Beauvoir de protéger Simone de l'influence néfaste de Zaza. Mais la situation va s'inverser. Les demoiselles découvriront l'insubordination de Simone.

Pour ces jeunes filles en perte de repères, les modèles littéraires jouent un rôle déterminant. Zaza est une lectrice passionnée dont les lectures, dispersées, échappent à tous les classements. Elle retourne parfois au XVII^e siècle, qui la reconforte « par son bon sens un peu brutal⁸ », mais elle s'intéresse en priorité à la littérature contemporaine qu'elle juge dangereuse, sans doute, mais tellement attachante. Outre les écrivains catholiques qui la marquent profondément, elle lit Arland, Dos Passos, Proust, Gide..., ainsi que la littérature allemande et autrichienne, Rilke, Schnitzler, Zweig qu'elle commence à traduire. Elle donne des conseils de lecture à ses amies sans les ménager. Elle remercie gentiment Simone de lui avoir fait connaître *La Nymphé au cœur fidèle* de Margaret Kennedy, un livre charmant délicieux qui lui rappelle son enfance, ainsi que *Les Quatre filles du Docteur March*, mais s'étonne du peu de curiosité de son amie pour la littérature américaine contemporaine et lui recommande de lire Proust sans s'encombrer de critères moraux. « Vous rappelez-vous que cette année, vous m'avez dit combien cette contemplation absolument indifférente de Proust vous semblait monstrueuse et vous étonnait [...] mais quand je lis le livre, j'oublie cela, l'œuvre me paraît assez achevée dans son exactitude, dans sa ressemblance pour pouvoir se passer de sympathie, de réaction quelconque de l'auteur, je trouve que rien ne manque⁹. » Car ce qui compte avant tout pour Zaza, c'est le plaisir de la lecture, qui déjoue les clivages conventionnels, Sans doute cette priorité esthétique lui donne-t-elle la force

⁸ *Correspondance et Carnets d'Élisabeth Lacoïn, op. cit.*, Lettre à Geneviève de Neuville, 4 août 1927.

⁹ *Ibid.* Lettre à Simone de Beauvoir, 30 juillet 1928.

de s'aventurer dans la littérature contemporaine qu'elle sait pernicieuse et déstabilisante. Étrangement, c'est Simone de Beauvoir s'efforçant par intermittence de marcher sur la voie du renoncement qui lui fait découvrir Violaine ou Alissa, les écrivains spiritualistes. Elle est celle par qui le scandale arrive : « C'était sous mon influence que Zaza préférait ses études à la vie domestique et je lui prêtais des livres scandaleux » (p. 313). On a vu qu'elle lui avait prêté *La Nymphé au cœur fidèle*, mais aussi *L'Offrande lyrique* de Tagore et *Le Grand Meaulnes* qui bouleverse Zaza. Puis des romans de Mauriac, à la grande fureur de Mme Lacoïn. Ces lectures, surtout les écrivains catholiques vont profondément influencer Zaza, qui dans les derniers mois de sa vie résistera difficilement aux pièges de l'identification.

III. Le pacte, l'échange

Ensemble les deux amies ont lutté, cherché à se libérer. Chacune tentant de sauver l'autre. Mais toutes deux n'accordaient peut-être pas le même sens au mot « salut ». Avant de mourir, Zaza lance sur les siens un regard interrogateur difficile à interpréter. Sa mort provoque un immense sentiment de culpabilité dans son entourage. Même Simone, qui venait de rencontrer Sartre, se reproche de ne pas avoir été assez disponible à la fin de la vie de son amie. « Souvent, écrit-elle, elle m'est apparue toute jaune sous une capeline rose et elle me regardait avec reproche » (p. 473). Dans son désir de rendre justice à son amie, elle s'est livrée à un règlement de compte, mais une partie des données lui manquaient, en particulier sur les relations entre Zaza et Merleau-Ponty. M. Lacoïn pensait que Zaza était morte « de la jalousie de Dieu ». La famille Lacoïn aimante et aveuglée, a hésité trop longtemps à laisser Zaza s'aventurer dans un monde dont elle ne possédait plus les clefs. Il est vain de poursuivre un procès qui ne reconnaît pas la responsabilité de Zaza, C'est elle qui, au terme d'un cheminement tourmenté, dénoue cette comptabilité effrayante et c'est étrangement Simone qui s'en fait l'interprète. C'est peut-être en ce sens qu'il faut comprendre les dernières paroles que Simone de Beauvoir attribue à Zaza : « Dans toutes les familles il y a du déchet : c'est moi le déchet » (p. 473). Elles révèlent l'imaginaire de ces jeunes filles, qui ne trouvant pas leur place, acceptent de disparaître, saisies par un vertige d'autodestruction. Mais on peut y entendre autre chose : avec cette phrase d'adieu dont la formulation radicale appartient à Simone de Beauvoir, Zaza déjoue les règlements de compte et solde toutes les dettes. « C'est Simone de Beauvoir, et d'une façon sans doute inattendue, qui allait conférer à la mort de sa meilleure amie d'enfance et de jeunesse une signification oblatrice et sacrificielle¹⁰. » La famille donne une interprétation mystique de cet échange : Zaza qu'aucun amour humain ne pouvait combler aurait offert sa vie pour sauver Simone. Préfiguration du *Dialogue des Carmélites* de Bernanos, les deux amies auraient échangé leurs morts. Simone reconnaît pleinement cet échange auquel elle donne une autre signification : pour elle Zaza a tracé un espace de liberté, ce dont elle lui est infiniment redevable. En retour Simone, témoignant de son amour pour Zaza, lui a donné une

¹⁰ Philippe Devaux (petit neveu d'Élisabeth Lacoïn), « Une rencontre spirituelle: Elisabeth Lacoïn, dite Zaza, et Chantal de Clergerie », *Cahiers Georges Bernanos*, n° 8, janvier 1998.

seconde vie par l'écriture: « Elle a pris son amie par la main, écrit Claude Roy [...]. Elle l'a fait remonter à pas lents du passé. Elle a fait entendre sa vie, sa voix, puis sa plainte¹¹ ». Simone a donc écrit le roman de *Zaza*. Le petit fantôme accusateur, jaune sous sa capeline, s'est alors évanoui et a cessé de hanter ses nuits. « Plus jamais, écrit Simone de Beauvoir, elle ne revint dans mes rêves¹² ».

En 1960, Madeleine Chapsal interrogeait Simone de Beauvoir sur *Zaza* :

« le personnage de *Zaza*. Cette sympathie, cet amour que vous lui portez justement parce qu'elle échoue là où vous avez réussi.

- Elle n'a pas échoué, elle est morte [...]

- Mais mourir est la solution la plus absolue ! Je ne crois pas du tout à la réussite. Parler de *Zaza* comme de quelqu'un qui aurait échoué, je trouve cela bizarre¹³... »

Pour citer cet article : Isabelle Grellet, « Beauvoir et *Zaza* », *SELF XX-XXI*, Journée d'agrégation « Simone de Beauvoir » (J.-L. Jeannelle dir.), 6 octobre 2018, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, URL : <http://self.hypotheses.org/files/2018/11/Beauvoir-et-Zaza.pdf>

¹¹ Claude Roy, *La Nef*, 1958.

¹² Simone de Beauvoir, *La Force des choses II*, éd. Jean-Louis Jeannelle, dans *Mémoires*, t. II, Paris, Gallimard, 2018, p. 183.

¹³ Madeleine Chapsal, *Les Écrivains en personne*, Julliard, 1960, cité par par Éliane Lecarme-Tabone dans « *Mémoires d'une jeune fille rangée* » de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2000, p. 227.